

## **Jean 21,1-19**

Nous vivons une situation un peu paradoxale : notre paroisse ne va pas si mal. Ses finances sont saines (c'est l'information primordiale que les paroissiens viennent chercher à l'Assemblée générale, non?), nous avons vécu de belles fêtes de Pâques avec bien du monde... Et pourtant beaucoup de signaux sont au rouge à commencer par le nombre d'enfants inscrits sur notre registre en nette diminution – ce qui doit nous alerter pour l'avenir – sans parler de la situation financière de notre Eglise cantonale qui est extrêmement inquiétante de part sa fragilité.

Alors parfois nous sommes un peu nostalgiques en repensant à l'Eglise d'autrefois, à celle que nous imaginons qu'elle a été lorsque les choses semblaient plus simples, plus évidentes, lorsque la place de l'Evangile au cœur de la cité semblait plus assurée. Mais avec la nostalgie on ne construit rien. Et souvent la nostalgie nous trompe sur le regard que nous portons tant sur le passé que sur la situation présente.

Avec ce texte de la finale de Jean, nous retrouvons des disciples précisément nostalgiques. Depuis quelques semaines, leur vie a basculé. Il y eut tout d'abord l'arrivée à Jérusalem et l'acclamation de la foule; l'opposition croissante avec les religieux dans le temple, enfin le repas pascal. Ils avaient cru que le temps de Dieu était arrivé, la fin de l'histoire, la réalisation de toutes les prophéties. Puis ce fut au contraire l'arrestation, la condamnation, la mort ne laissant que ruine et désolation dans l'esprit des disciples. Comment admettre que celui qui avait pu opérer tant de miracles ait pu subir une telle mort ? De telles questions sont de nature à déraciner la foi la plus sûre, à ébranler l'espérance la plus solide. Les disciples sont nostalgiques et découragés. C'est dans ce contexte que Jésus ressuscité apparaît aux disciples. Mais ceux-ci, prisonniers de leur découragement, vont opposer une farouche incrédulité à sa résurrection. Ils n'ont confiance ni dans le témoignage des femmes, ni dans leurs propres yeux.

Pour la petite histoire, il est intéressant de noter que ce passage de l'Evangile de Jean diffère de part son style du reste de l'Evangile. Il est comme un ajout à la fin de l'Evangile, une rectification surtout à propos de Pierre. Car les deux dernières fois que Pierre est apparu dans l'évangile selon Jean, ce n'était pas très flatteur. Il y a le récit de la résurrection où Pierre et le disciple bien-aimé ont couru au tombeau. Mais on nous dit que c'est le Disciple bien aimé qui « *vit et qui crut* », pas Pierre. Il y avait eu auparavant l'épisode du reniement de Pierre et là aussi l'évangile de Jean était particulièrement dur : Pierre renie 3 fois Jésus et, dit l'évangile, « *le coq chanta* ». Point final. Aucune mention, comme les autres évangiles, des larmes du repentir de Pierre.

Comme il n'y a d'ailleurs aucune mention de la confession de Pierre « Tu es le Christ ». Bref, jusqu'à ce chapitre, on a l'impression que tout était focalisé sur le disciple bien-aimé, le disciple par excellence, et que l'évangile de Jean boude Pierre. Dans la probable lutte d'influence au sein des premières communautés chrétiennes entre ceux qui se référaient plutôt à Pierre qu'à Jean, on peut imaginer que cette fin d'Évangile veut redorer un peu le blason de Pierre et en faire la figure exemplaire du disciple.

On retrouve donc Pierre de retour dans son quotidien. Les disciples ont cherché Jésus au tombeau mais ils ne l'ont pas trouvé. Ils l'ont attendu à Jérusalem et ne l'ont qu'aperçu. Pierre prend alors l'initiative de se remettre au travail. C'est un peu « back to business ». La parenthèse de la vie avec Jésus est terminée. Pierre retrouve son filet, sa barque et ses compagnons. C'est là que Jésus les surprend, dans un geste quotidien. Quoi de plus banal pour Pierre et ses amis que de retourner à la pêche ?

Mais rien n'est simple; la vie est dure à l'image de cette nuit de pêche infructueuse. Les disciples ont faim, ils ont froid, leur pêche est aussi stérile que leur espérance est en panne. Comment continuer, à quoi bon s'accrocher ?... et c'est précisément là, au cœur de ce découragement, que Jésus les attend et qu'il se rend visible sous le trait d'un mendiant réclamant à manger...

Parfois notre vie ne ressemble-t-elle pas à cette pêche infructueuse ? N'avons-nous pas l'impression de refaire des gestes, de répéter des activités un peu mécaniquement sans plus trop en comprendre la finalité ? Parfois nous aussi nous avons l'impression d'avoir travaillé toute la nuit en vain et sur notre route, il fait froid et nous avons faim de communion et d'espérance. Alors à ce moment, nous ne savons plus trop où tourner notre regard pour retrouver un sens à tout cela, une espérance. Ce texte, je le lis alors comme une promesse et une invitation. Une promesse que le Seigneur nous fait de nous accompagner où que la vie nous mène et une invitation à le rechercher au cœur de notre quotidien.

Mais on remarque que pour les disciples rien ne fut évident : ils ont dû accueillir cette présence du Ressuscité petit à petit. Ils ont dû surmonter leurs doutes, leurs questions. On est donc en bonne compagnie quand nous éprouvons cette difficulté à ressentir cette présence du Christ vivant dans notre quotidien. Comme pour les disciples, c'est inutile pour nous de vouloir à tout prix chercher Jésus dans le tombeau. Il n'y est plus. Inutile de vouloir croire que pour ressentir la présence du vivant, il nous faut aller dans les lieux saints, les grandes cathédrales ou que sais-je, car Jésus n'est précisément plus prisonnier d'un lieu, d'une Institution ; c'est bien là un des grands messages de la Résurrection. Cette distance, ce refus de l'évidence (c'est intervalle de discrétion, comme dirait Lévinas) est ce qui garantit notre liberté de croyant. La perversion de l'idole, en l'occurrence le lieu du tombeau, c'est qu'elle ne permet plus cette juste distance qui garantit la liberté, celle de vivre et de croire. Le Dieu vrai est celui qui ne veut qu'un rapport de désir et non pas d'évidence.

C'est le fait de désirer croire, de le chercher qui est le vrai moteur de la foi et non pas d'hypothétiques preuves ou assurances que l'on pourrait avoir.

Aujourd'hui comme hier, il ne nous faut donc nous arrêter ni au tombeau ni aux apparitions. Jésus rejoint ses disciples, Il nous rejoint là où la vie, notre vie, se déroule. C'est là où nous sommes que Jésus déjà nous attend et ce texte nous met en garde aussi à ne pas croire que ce serait en abandonnant notre quotidien que nous pourrions plus facilement retrouver les traces du Vivant dans notre vie.

Ce qui me frappe dans ce récit c'est que lorsque Jésus rejoint les disciples au petit matin, il ne se fait pas connaître à eux par quelques phrases très religieuses ou qui révèlent directement son identité. Il leur demande du poisson, il les invite à refaire un geste banal, jeter son filet. Comment se fait-il que des pêcheurs expérimentés comme eux n'aient pas vu le ban de poissons qui était juste là ? Une manière probablement de nous faire comprendre que quand on se met à l'écoute du Christ, à l'écoute de la Parole du Christ, notre quotidien peut être changé, notre façon de le comprendre et de l'appréhender peut en être bouleversée.

Et cela m'interpelle, car par définition notre quotidien est fait de la répétition de gestes ordinaires. Tous les matins, je me lève, je me douche, je vais promener mon chien, je prends mon petit déjeuner et je vais à mon bureau... la vie est ainsi faite. Non seulement ma vie personnelle, mais aussi notre vie communautaire ; une vie de paroisse, aussi riche soit-elle, est faite de répétitions de gestes ordinaires : le culte tous les dimanches, les activités que l'on répète, l'Assemblée de paroisse. Nous avons besoin d'une forme de stabilité et notre quotidien ne peut pas changer tous les matins ; mais ce n'est pas pour autant parce que nous faisons des gestes ordinaires que nous pouvons nous dispenser d'un travail de discernement. Si nous ne faisons que répéter des gestes, peut-être risquons-nous de passer à côté de l'essentiel. Ce texte est un rappel à demeurer à l'écoute de la Parole qui peut transformer notre quotidien en pêche miraculeuse.

Pour revenir à la figure de Pierre, il est intéressant de noter que c'est à la suite du témoignage d'un autre disciple que Pierre reconnaît le Seigneur (soulignant par là une nouvelle fois combien nous avons besoin des autres pour grandir dans la foi). Il se jette littéralement à l'eau, comme il aurait plongé dans l'eau du baptême pour recevoir une nouvelle identité. Voilà Pierre transformé, à l'amour humble et authentique ; il peut devenir alors la figure emblématique du disciple et recevoir sa mission pastorale. Vocation qu'il ne peut dès le début accomplir seul : il a besoin d'un autre disciple pour reconnaître le Seigneur comme il aura besoin de ses compagnons pour tirer le filet hors de l'eau. Cette vocation, de fait, est double : il y a la mission et il y a la célébration. La mission tout d'abord dont personne n'est exclu comme le symbolise le chiffre de 153 poissons pêchés. Une mission qu'on ne peut exercer qu'à l'écoute du Christ ressuscité qui seul peut aiguïser notre discernement sur la réalité qui nous environne. Mission qui ne nous envoie pas loin de nos terres, mais là où notre vie se déroule là où les gens sont, là où ils vivent, là où ils travaillent.

La mission c'est la transformation de l'ordinaire, c'est aider l'autre à voir sa vie ordinaire différemment, habitée par les signes du ressuscité.

Je crois qu'on touche là au cœur du témoignage chrétien. Je le vois fréquemment dans mon travail pastoral, mais c'est bien là la tâche de chacun de nous tant personnellement que communautairement : montrer à l'autre, à son voisin que le Christ déjà est à côté de lui et pas seulement à Noël ou à Pâques, à l'occasion d'un service funèbre ou dans quelques grandes occasions, mais dans l'ordinaire de sa vie, dans tous ses matins glauques et ses pêches infructueuses. Combien nombreux sont ceux que je rencontre qui souffrent de découragement, du sentiment d'une vie un peu stérile. Etre missionnaire, c'est leur montrer que leur vie vaut plus que cela, qu'il y a juste là à côté d'eux la possibilité d'une pêche miraculeuse. Et pour cela il n'y pas besoin de rechercher l'extraordinaire, juste la transformation de son ordinaire. C'est bien ça le miracle de la foi.

Mais cette mission au cœur de la vie ordinaire va de paire avec la célébration. Avez-vous remarqué que Jésus commence à demander aux disciples à manger ; à la fin lorsque les disciples reviennent les bras chargés de poissons, tout est déjà prêt, le feu, le pain et les poissons (on ne sait même pas ce qui va advenir des poissons que les disciples ont pêché!). Le Christ a tout apporté ; c'est lui qui préside le repas. Bref sans Jésus, la pêche serait infructueuse et il n'y aurait pas de repas, ce repas qui reconforte les disciples car il est présence du Christ au milieu d'eux. Intéressant aussi de noter que tout le texte se déroule avec des verbes conjugués au passé comme s'il nous racontait une histoire, il passe tout-à-coup au présent (v12) quand il s'agit d'inviter les disciples à manger (« *Venez, mangez* ») : alors, dit le texte, *Jésus vient, prend le pain et le leur donne* avec le poisson.

Mais encore au cours du repas, la présence du Christ n'est toujours pas de l'ordre de l'évidence pour les disciples... « Ils n'osaient demander qui es-tu... ». Dans la célébration, dans ce partage, il y a la possibilité d'accéder à un niveau de connaissance ou plutôt de reconnaissance, de confiance (Il est bien là avec nous!) qui échappe ou dépasse celui des sens et de la raison. Non pas que la raison doit être rangée au placard, surtout pas, mais ce partage tout simple du repas nous permet de ressentir autrement et profondément cette présence du Christ vivant à nos côtés.

Voilà peut-être bien ce qui doit constituer le cœur de notre vocation de chrétien au lendemain de Pâques : la mission, c'est-à-dire la transformation du quotidien et la célébration joyeuse. Pour honorer cette double vocation, inutile de partir au loin, c'est là où la vie se déroule que le Seigneur nous attend déjà.

Amen